

LITTÉRATURE
ET
RÉVOLUTION

JOSEPH
ANDRAS ET
KAOUTAR
HARCHI

BIOGRAPHIES

JOSEPH ANDRAS est écrivain. Le présent livre est son huitième. Se réclamant de la tradition socialiste, révolutionnaire et anticolonialiste, il alterne entre récits, enquêtes, poésie et articles de presse. Son précédent ouvrage, *Nûdem Durak*, a été écrit aux côtés de la prisonnière politique kurde.

Nûdem Durak. Sur la terre du Kurdistan, Ici-bas, 2023 ;
Pour vous combattre, Actes Sud, 2022 ;
Ainsi nous leur faisons la guerre, Actes Sud, 2021 ;
Au loin le ciel du Sud, Actes Sud, 2021 ;
Kanaky. Sur les traces d'Alphonse Dianou, Actes Sud, 2018 ;
S'il ne restait qu'un chien (avec D' de Kabal), Actes Sud, 2017 ;
De nos frères blessés, Actes Sud, 2016.

KAOUTAR HARCHI est écrivaine et sociologue. Ce présent livre est son sixième. Selon un traitement littéraire et une perspective sociologique, elle porte son attention sur les rapports sociaux de race, de classe et de genre. Son dernier récit en date, *Comme nous existons*, est une autobiographie.

Comme nous existons, Actes Sud, 2021 ;
Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne.
Des écrivains à l'épreuve, Fayard, 2016 ;
À l'origine notre père obscur, Actes Sud, 2014 ;
L'Ampleur du saccage, Actes Sud, 2011 ;
Zone cinglée, Sarbacane, 2009.

Une littérature qui poserait les grands problèmes de la vie moderne, s'intéresserait au destin du monde, connaîtrait le travail et les travailleurs, découvrirait, en d'autres termes, les neuf dixièmes jusqu'à présent ignorés de la société – qui ne se contenterait pas de décrire le monde, mais penserait à le transformer, bref, serait active et non passive, ferait appel à toutes les facultés de l'homme, répondrait à tous ses besoins spirituels au lieu de se borner à distraire les riches –, une littérature de cette sorte serait, indépendamment même des intentions de ses créateurs, puissamment révolutionnaire.

Victor Serge, *Littérature et Révolution*, 1932.

Dialogue imprévu que voilà.

Deux livres devaient exister au commencement – deux essais. Ils n'existeront pas. Ils auraient porté, hasard, sur le même sujet : la littérature et la politique. Tous deux aux éditions Divergences, lesquelles étaient à l'initiative. L'un signé par Joseph Andras, l'autre par Kaoutar Harchi. L'un est écrivain, l'autre est écrivaine et sociologue.

Ils appartiennent à la même génération. Ils sont nés dans la décennie 1980, celle du grand reflux social – années du fric et de la « fin des idéologies », sacre de Tapie et de Tocqueville, « esprit d'entreprise » et « réalisation de soi », célébration pop du bicentenaire de la Révolution et « Concert des potes » contre le racisme, ouverture mitterrandienne d'une parenthèse libérale jamais refermée. Ils se connaissaient avant que de dialoguer en ces pages ; et pour cause : la plupart de leurs ouvrages ont été publiés chez le même éditeur, Actes Sud. De leur rencontre est née une amitié intellectuelle ainsi que quelques articles commis à quatre mains. En février 2023, le magazine anticapitaliste Frustration a réuni les deux auteurs afin qu'ils discutent de ce qui les lie : l'écriture et le combat pour l'émancipation. Les éditions Divergences leur ont alors proposé de revoir quelque peu leur plan respectif : fondre ces deux livres en un seul ; poursuivre ce dialogue seulement amorcé ; réfléchir à haute voix sans toujours chercher à conclure ; examiner ensemble ce qui fonde leur travail et leur pensée, nourris à des sources dissemblables, plutôt qu'en chemins séparés. Kaoutar Harchi et Joseph Andras ont aussitôt répondu par l'affirmative.

JOSEPH ANDRAS J'aime que nous ouvriions cette discussion à propos de l'écriture par la lecture. Car j'écris car je lis. Je suis un lecteur qui est, assez tardivement, arrivé à l'écriture comme on retournerait un gant. Il se trouve que j'ai un grand besoin de lire et que, les choses sont ainsi faites, je lis vite, partout, sans conditions particulières. Je suis incapable – j'ai essayé – de lire un livre après l'autre. J'ai toujours dix, vingt ouvrages que j'avance plus ou moins simultanément, passant d'une page à une page, d'un chapitre à un chapitre. Je le dis sans fanfaronnade : ça relève de la compulsion. D'autant que je ne les termine pas systématiquement ou que je saute les paragraphes qui traînent la patte. Un flux s'est installé, je le suis.

K.H. Tu lis de tout ?

J.A. Non. Mes lectures se divisent en trois blocs : sciences humaines et sociales, littérature, poésie. Je ne lis pas de théâtre, je n'y connais rien. Je lis peu de romans, de fiction. La littérature et la poésie me demandent davantage d'investissement, d'attention, de disponibilité émotionnelle. Une écriture pensée comme une écriture exige l'immersion. La littérature peut épuiser. Les essais, les travaux universitaires, les documents de type historique me font l'effet inverse : je les lis comme autant de respirations, de chemins tracés, de petits havres logiques.

K.H. Revenons un instant sur ce passage que tu as évoqué, de la lecture à l'écriture. Tu n'as jamais eu de rapport vocationnel à l'écriture ?

J.A. Non. J'ai écrit deux ou trois nouvelles, adolescent, mais elles n'étaient que le prolongement médiocre de mes lectures du moment – ce n'était pas du Stendhal. Je n'ai jamais pensé qu'écrire ça ferait une vie. Je n'ai d'ailleurs jamais si peu lu que le temps de ma scolarité : l'école était le haut lieu de l'ennui. Je ne garde de l'éducation nationale que le désir, flou, de tenir les livres à distance. J'ai repris goût à la lecture quand, les études très rapidement abandonnées, j'ai pu lire librement. Du bon et du moins bon. Veine de l'autodidacte : on dévore sans préjugés. Déveine : on fait potage de tout.

K.H. Est-ce que des personnes, dans ta famille ou parmi tes connaissances, écrivaient ?

J.A. Je n'ai pas grandi dans un environnement marqué par l'écriture. Ni, particulièrement, par la lecture. Il y avait bien des livres ; non, plutôt : il y avait une petite bibliothèque dans un couloir. Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais vu ces livres ouverts. Je ne me rappelle d'aucun titre. Je visualise ce qu'on appelle des « beaux livres » : des grands formats, des photographies, du papier glacé, ce genre de bouquins qu'on offre à certaines occasions et qu'on ne consulte pas. Et dans ta famille à toi, il y en avait des livres ?

K.H. J'ai un vague souvenir. Il y avait dans le salon, près de la fenêtre, un meuble en bois sombre sur lequel reposaient une télévision et un magnéscope. On pouvait ranger des choses à l'intérieur de ce meuble. C'est là que se trouvaient tous les livres de la maison. Je dirais sept livres, huit livres peut-être. Un de ces livres était *Notre ami le roi* de Gilles Perrault. Plus tard, j'ai appris que ces quelques

livres appartenait à mon oncle. J'ai appris ainsi que j'avais un oncle, et qu'il avait été hébergé par mes parents durant le temps de ses études. Puis il est reparti, mais les livres, eux, sont restés. Ce n'était pas, à mes yeux, des *livres* mais des objets, de simples objets, là, occupant un espace vide. Qui plus est : les livres de quelqu'un. Ma mère les dépoussiérait comme elle dépoussiérait vases, bibelots, lampes. Les livres reconnus comme livres – j'entends qui ne sont pas rangés mais, au contraire, maniés – sont apparus à partir du moment où j'ai acquis une carte de bibliothèque. J'allais à la bibliothèque chaque mercredi, après le repas. Les bibliothécaires étaient pareilles à de petites mères qui nous ouvraient la porte, nous souriaient, prenaient nos manteaux. Elles nous accueillaient avec joie, nous, les jeunes filles sages et calmes. Mais elles avaient aussi une âme de marâtre car elles n'hésitaient jamais à refouler les jeunes garçons qu'elles trouvaient turbulents, bruyants, incontrôlables. Elles leur disaient de revenir plus tard. Parfois des fratries ont été divisées. Les frères partaient. Les sœurs restaient. Puis les frères finissaient par revenir. Les bibliothécaires les faisaient entrer l'un après l'autre, elles les surveillaient. Il arrivait, parfois, qu'elles les suivent car elles craignaient que les garçons abîment les livres, les salissent, les déchirent ou les déplacent d'une étagère à l'autre. Perturbent l'ordre qui régnait. Je précise ça car il me semble important de dire que le rapport aux livres, à la lecture, est très fortement situé. Ce sont les livres qui viennent à nous et non l'inverse. Je dis ça non pas dans une perspective romantique – celle de l'élection – mais bien sociologique – celle de la sélection. J'ai *pu* emprunter des livres à la bibliothèque : les adultes ont cru en ma capacité à en prendre soin, m'ont fait confiance

quant au fait que je ne les volerais pas, que je les rendrais, et à temps, parce que j'étais une fille arabe des classes populaires. La petite proie qu'on choisit. J'étais la préférée car la bibliothèque est un monde fait de préférences. Dans l'enfance, le maternalisme des représentantes de la culture cultivée a joué un rôle non négligeable quant à mon accès aux livres. Mais cet accès aux livres m'a offert plus que des livres : un accès à des espaces nouveaux. Je me suis rendue, un jour, à la bibliothèque du centre-ville, une très grande bibliothèque, parce qu'une bibliothécaire pensait que ça me plairait.

J.A. Et ça t'a plu ?

K.H. Ça m'a plu. Je veux dire : le centre-ville m'a plu. Ladite bibliothèque et les livres que j'y avais empruntés, je ne sais plus. Donc non, il n'y avait pas de livres dans ma famille mais des livres qu'on me concédait pour quelques semaines et que je déposais au pied de mon lit. Je me levais et je demandais à ma mère de me prêter un grand sac, un sac solide. Je remplissais ce sac de livres et je m'en allais tout rendre. C'était ma sortie, mon petit temps à moi. C'était bien. Les livres, comme tu peux le voir, me *servaient*. Ils construisaient de moi l'image d'une lectrice, donc d'une fille bien, une fille comme il faut, aux yeux de tous ceux et de toutes celles qui s'en souciaient. De ce fait, on me laissait aller et venir, on me permettait de m'absenter. J'étais jeune : je donnais le change. Et la monnaie de change, c'étaient les livres...

J.A. Est-ce que tu te souviens d'un livre qui t'aurait amenée à te dire : ça pourrait être ça, écrire ?